

BRÈVE NOTE SUR UN ARTICLE COURT

Il peut sembler parfois farfelu de consacrer une note, même brève, à un article d'une page que Dominique Fernandez a dédié dans le *Nouvel Observateur* au récent volume de la « Pléiade » sur la poésie italienne des origines à nos jours. Il se trouve que cet auteur, qui a été quelqu'un dans le petit monde de l'italianisme français, n'est pas n'importe qui ; qu'il a dû lire, vite, quelque chose du volume en question ; et que – sachant comment fonctionne à Paris la critique littéraire – sa simple page dans un grand journal a de bonnes chances d'être la première d'une série de recyclages, tous plus astucieux les uns que les autres, pleins d'originalité attentive etcetera, sur l'air « je l'ai pas lu mais j'en ai entendu causer ». En fait, ce genre d'écrit laisse une trace et a précocement aujourd'hui statut d'incunable.

Que nous dit cet article ? Qu'au même moment paraît une réédition d'une traduction des poésies érotiques de Baffo (390 pages) et le volume italien des grandes Anthologies poétiques bilingues que la « Pléiade » a voulu consacrer à l'Europe (1 770 pages). Piquante mise en parallèle ? Méchante pique à la royale plutôt, car son auteur ne veut rien moins que dénoncer, grand prince, la « censure » d'un « retour à l'ordre moral », du côté de chez Gallimard. À preuve : « le plus grand poète du xx^e siècle » subit la même exclusion que le praticien obscur... « pas un vers », alors que Pasolini en personne « le proposait pour le prix Nobel » (et encore : « trois seuls poèmes pour l'immense Umberto Saba de Trieste ! un seul pour Pasolini ! » – préférences légitimes, mais partiales). Remarque en passant : je défie quiconque de deviner ou de faire deviner, par un Italien ou italienisme moyennement cultivés, sans autre indice, quel serait ce « plus grand poète du xx^e siècle » ; même l'allusion au Nobel n'y suffirait pas, puisque – au moins – Luzi, Pierro, Ungaretti ont été également (et très sérieusement) proposés pour concourir à cette distinction. La pique, justifiée, est facile.

Nous sommes, il est vrai, dans le cadre d'un hebdomadaire, non d'une revue savante. L'allusion, l'imprécision, passent à merveille sous la plume de Fernandez, lequel ne manque jamais de rappeler que « les deux plus grands romans italiens » (non pas *Zeno*, mais le *Roland furieux* et la *Jérusalem délivrée*) « ont été écrits en vers ». – On se demande pourquoi de malheureux romanciers ont pris la peine de couler leur matière dans les contraintes et la règle féroce de l'*ottava* classique (si bien transposée par Audiberti dans ses *Flèches d'Armide*), mais admettons. Privilège d'un auteur humorale. Le raccourci est roi. L'erreur même, vétille : il est faux que, depuis 1910 et Apollinaire, concernant Baffo il n'y ait « rien ! » (des *Poésies* ont été proposées par M. Regnaut il y a une dizaine d'années, un choix illustré sort en ce moment même chez Vertige Graphic), il existe d'autres publications récentes que celles de Zulma ou de la Pléiade (citons seulement, pour rester sur les sommets ici effleurés, l'entreprise d'Allia autour de l'œuvre complète de Leopardi ; mais Fernandez connaît-il ce qui se publie, bon an mal an, dans quelques revues vivantes – D'Annunzio, Biagio Marin, Zanzotto, Fortini, Belli, Betocchi par exemple, tout récemment), qui en parlera ? il est tendancieux de toujours vouloir présenter, en France, les Italiens comme « un peuple plus porté aux jouissances fulgurantes qu'à la dégustation de la durée » (exemple : Dante, sans doute ?). Oserait-on enfin manquer assez de respect pour insinuer qu'une phrase comme « des aventures à la Dumas écrites dans le style de Virgile » est indigne de son auteur ? Ou plutôt, devra-t-on constater que D. Fernandez, que l'on savait curieux et ouvert, ramène en fait l'inspiration de ces fameux « romans italiens » à A. Dumas père et à la *Chanson de Roland*. Comme ouverture...

Il est vrai que le xx^e siècle, puisque sans jeu de mots il s'agit de poésie, est ici largement « sous-estimé ». Le tournant du xix^e au xx^e aussi, d'ailleurs, si riche en Italie. Et les Baroques. Et les grands Dialectaux. L'esprit de « valeurs établies par les manuels scolaires » prédomine, bien sûr. Pouvait-il en être autrement, dès l'instant où la responsabilité d'un tel ouvrage était confiée – sciemment, peut-on croire – à des « professeurs » dont aucun à notre connaissance (à une exception près) n'avait particulièrement cultivé le *genre poétique* auparavant. Dont l'un, dans un précédent travail de type « manuel scolaire » en effet, un « Que Sais-je » sur la littérature italienne contemporaine, oubliait déjà Bertolucci (le poète), et D'Arrigo, La Capria, Camon, Tomizza... Faut-il continuer ? Il est des sensibilités, des compétences, qui ne s'improvisent pas. Celui que Fernandez appelle Monsieur Pézard, et naguère Sollers « un certain Pézard », prenait la peine de s'informer : quoi que l'on puisse penser, aujourd'hui, de la *lisibilité* de ses traductions (en vers). Force est de constater que des éditions critiques (italiennes), en tout cas pour les œuvres théoriques de Dante, citent les traductions et explicitations de Pézard à côté des sources philologiques proprement dites. Mais voilà qui est sans aucun doute trop « raseur » et « assommant » pour nos plumes légères.

Alors, oui, retour à l'ordre ? Préservation du jeu habituel, plutôt, dont ce type d'article fait évidemment partie, et depuis des années. Depuis que Fernandez, avec un émouvant sursaut rebelle, dénonce ses collègues professeurs tout en jouissant des extras de ses confrères journalistes. Depuis que les opinions de ces derniers, bien plus que celles des (naïfs) manuels scolaires, forment et forcent nos prêts-à-penser hexagonaux... Tout retour est retour à l'ordre. A un « ordre moral », sûrement pas. Il s'agit de littérature ; où le plus novateur n'est pas souvent privilégié. Fernandez a-t-il remarqué, sans aller jusqu'à Calogero, Porta, Loi ou Amelia Rosselli, trop près de nous, l'exclusion d'un Bertolucci ? Que pense-t-il de l'absence de Betocchi, de celle de Fortini ? – l'un du côté de la transcendance, l'autre du politique (de la *poésie politique*, pour reprendre l'exacte expression d'un observateur attentif, et depuis longtemps, P.V. Mengaldo), en tout cas à mille lieues des « extases contemplatives » qui seraient « la qualité maîtresse » d'Italiens rêvés par Fernandez. De toutes pièces, et non sans une belle arrogance. Au pays des aveugles (professeurs), les rêveurs (journalistes) sont rois. Ou bien, au choix : de la grande misère de l'italianisme français, en matière de poésie.

Jean-Charles Vegliante

26 novembre 1994